

## POLITIQUES DU DÉSIR VS. NÉCROPOLITIQUES

Laura T. Ilea,  
*Politiques du désir.*  
*Pour une condition*  
*relationnelle,*  
Mimesis Edizioni,  
Milano, 2021



Après des études en philosophie, Laura T. Ilea débute en 2001 avec un livre d'essais, *Méditations inactuelles*, livre qui anticipe déjà sa future carrière de chercheuse comparatiste. Se trouvant toujours aux carrefours des cultures et des sciences humaines, l'auteure publie ensuite *La vie et son ombre* (2007), ouvrage dédié à Martin Heidegger, *Littérature et scénarios d'aveuglement dans la littérature – Orhan Pamuk, Ernesto Sábato, José Saramago* (2013) et *La littérature canadienne en infrarouge. Le nihilisme féminin* (2016). Elle se lance dans la fiction avec un recueil de nouvelles, *Est* (2008), publie également en 2015 le roman *Les femmes occidentales n'ont pas d'honneur* et en 2018 *Cartographie de l'autre monde*. Le nouveau livre de Laura T. Ilea, *Politiques du désir. Pour une condition relationnelle*, s'inscrit dans cette lignée des textes dans lesquels l'auteure aborde déjà des modèles épistémiques alternatifs et qui témoignent de son intérêt pour la conscience frontalière.

En essayant de trouver les grilles à travers lesquelles on pourrait mieux expliquer le monde contemporain, l'auteure sonde dans son nouveau livre le paysage actuel afin de voir comment s'articulent plusieurs idéologies et tendances courantes, capables ou non de proposer des solutions pour une contemporanéité en pleine crise sanitaire. Les nouvelles mutations se situent à plusieurs niveaux : il s'agit de l'intelligence artificielle qui refaçonne la définition qu'on donnait de l'humain jusqu'à il y a quelques décennies, mais aussi des malaises identitaires qui ont été (re)configurées par des théories récentes comme le féminisme, la négritude, le postcolonialisme ou bien le

**MARIA SIMOTA**

Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
mariasimota25@yahoo.com

DOI: 10.24193/cechinoux.2022.42.31

posthumanisme. La crise sanitaire que le monde connaît depuis 2019 a fait sortir à la surface toute une série de problématiques marginalisées qui ont fragilisé l'humanité : on parle de plusieurs formes d'inégalité sociale, des risques des violences et des tentatives (auto)destructives, de l'angoisse et de la mort. L'auteure a associé ces « forces » aux anciennes déesses de la vengeance, les Érinyes. La problématique de ce livre serait donc de trouver une force transformatrice qui permettrait de dompter les Érinyes : « c'est pour cette solution tragique des Euménides – Oreste est absous par la déesse Athéna, qui transforme les Érinyes en Euménides par la force de son humanisme, – que je plaide dans ce volume. » (p. 11)

En ce sens, le premier chapitre de ce livre, « L'espace planétaire comme espace de la perplexité. Comment dompter les Érinyes? », s'ouvre avec une réflexion sur le planétaire à l'époque actuelle. Le concept remis en question par la pandémie de coronavirus pousse l'auteure à se demander à juste raison quelle nouvelle signification acquiert la planéarité dans ce contexte inédit. Les frontières, jusque-là poreuses, ont été verrouillées, et la figure de l'Autre est devenue une menace et une source possible de contamination. Avant, « le concept de planéarité se donnait comme tâche la redéfinition de la 'transgressivité' qui caractérisait cet espace. La transgressivité fait référence aux larges migrations de populations, de réfugiés, aux déplacements diasporiques et économiques, ainsi qu'aux présences connectées, reliées à la spectralité et au raisonnement numérique à l'époque de la post-image. » (p. 15), affirme l'auteure. À l'époque pandémique, le nouveau paysage planétaire « a pris la forme de la guerre

froide » où d'autres pôles de pouvoir se configurent en fonction des conditions épidémiologiques inouïes : une contamination biologique doublée d'une contamination médiatique, une augmentation de la surveillance et une limitation de libertés et de droits. Toutes ces altérations subies par l'humanité imposent une restructuration de son avenir. Sur ce, Laura T. Ilea propose d'imaginer une condition « relationnelle » à l'échelle planétaire, gouvernée par les politiques du désir (de vie, de liberté et de solidarité humaine) qui annuleront la politique de la peur. Le concept de « perplexité », que l'auteure emprunte à Hannah Arendt, serait un possible stratagème face aux faux discours et aux vérités qui se veulent absolues à l'heure actuelle, car « sans la perplexité, aucune bonne histoire, aucun véritable exercice de pensée n'est possible. » (p. 19) Réapprendre le désir équivaldrait à construire une communauté qui abattrait la peur au nom d'un idéal planétaire.

En se donnant à cet exercice de la perplexité, l'auteure continue ses réflexions dans le deuxième chapitre, « Politiques du désir et nouveaux humanismes », où elle reprend l'idée d'un changement radical de la condition humaine annoncé déjà dans le chapitre précédent. Les premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle ont montré « un désir de préserver tout ce qui a été mis en danger par les excès transformationnels du siècle précédent » (p. 22) et, en ce sens, l'auteure remarque une tendance vers l'artificialisation de la vie et vers un essai d'immortalité technologique dont la cause serait la révolte contre la finitude humaine. En même temps, elle observe que ce désir est à double tranchant, car il risque de mettre en danger la vie organique sur Terre. Une disjonction semble alors partager le débat :

la portée scientifique s'oppose à la portée poétique et humaniste du problème. En réalité, Laura T. Ilea soutient que l'artificiel, qui symbolise ce paradigme posthumaniste, peut devenir « matériel poétique, force d'un récit de la perplexité où des notions telles que la matière, la mortalité, la liberté et l'autonomie devraient être reformulées. » (p. 25) Ainsi, naissent des problématiques qui essaieraient de proposer une poétique de ce nouveau monde hybride dans lequel l'artificiel cohabite avec le naturel et où les limites de la nature humaine sont en train de se reconfigurer. En ce qui concerne ce déplacement vers un autre type d'humanisme, « [la] thèse [de l'auteure], dans ces conditions, affirme que plus l'avancement des plateformes vers le numérique s'installe, plus la futurologie se déplace dans la direction d'un éloge quantitatif des performances et performativités de ce subtil animal, doué par des instincts et des affects différentes qu'est la machine – plus les acquis humanistes d'une culture de la communauté, de l'affect et de l'imagination se mettent en place. » (p. 27) En ce cas, l'espace numérique peut s'avérer un espace habitable qui engendrerait de nouveaux récits humains dont les discours de la catastrophe et de l'angoisse seront contrecarrés par une sorte de confiance dans l'universalité et l'empathie planétaire. En même temps, Laura T. Ilea remarque cette redéfinition du concept de la « matière » qui s'est imposée au début du nouveau millénaire : les nouveaux matérialismes accentuent l'idée d'une matière à capacités créatrices et productives dont la vitalité permettrait d'envisager un nouvel humanisme.

Ce n'est pas pour rien que l'auteure continue dans un troisième chapitre dédié à la réflexion de Hannah Arendt de

s'interroger sur l'idée d'action que la philosophe allemande place au centre de ses théories politiques. Empruntant le titre d'un article signé par Margaret Canovan, Laura T. Ilea voit aussi dans Arendt une « théoricienne des débuts » chez qui le terme d'action équivaut au principe humain de la liberté et de l'initiative. En ce sens, l'auteure amène dans un présent incertain une philosophie qui pourrait s'avérer salvatrice. Chez Arendt, l'action garantit le dynamisme des nouveaux débuts en préservant les éléments de surprise et d'inattendu et en faisant valoir toute manifestation humaine *a priori* improbable. Sur ce, l'agir ensemble caractérise la vie humaine accomplie et laisse entrevoir la possibilité de l'homme de s'insérer dans le cours de grands événements. L'auteure de ce livre n'oublie pas de passer en revue les contestations qu'on pourrait imputer à cette politique de l'action. Son caractère imprévisible, irréversible et anonyme peuvent donner naissance à des résultats monstrueux. À l'époque d'une crise qui a marqué le monde, Laura T. Ilea a raison de rappeler la leçon donnée par Arendt en ce qui concerne l'action humaine. C'est elle seule qui peut nous protéger de ne pas tomber dans le piège de la fatalité historique et de la prédétermination sociale.

Dans le quatrième chapitre intitulé « Morphismes nomades et stratégies d'action dans un projet transculturel », l'auteure cherche à voir si d'autres modalités d'action seraient possibles. En ce sens, elle introduit dans le débat « la connaissance subalterne » qui contrebalance les récits dominants de la connaissance. Spécifique à la pensée décoloniale, les histoires multiples attirent l'attention de l'auteure, il s'agit en effet « des histoires qui frôlent le

barbarisme et qui, pour le moins, explorent des possibilités intempestives d'action et de parole. » (p. 49) En ce sens, Laura T. Ilea oppose les systèmes occidentaux de pensée, caractérisés par le désir de contrôle et par la prévisibilité, à ce qu'elle appelle « barbarisme » et qui prône justement une forme de désobéissance épistémique. Inspirée par Rodolfo Kusch, l'auteure propose de s'attarder sur les modèles épistémiques alternatifs et explorer, par exemple, le point de vue indigène. Ainsi, la littérature sud-américaine fait preuve de cette « conscience *meztiso* » (Rodolfo Kusch) qui sous-entend un mode alternatif de vivre. Il s'agit d'une pensée frontalière qui a pour but de décoloniser l'être et la connaissance. Elle adhère à ce que Walter Mignolo appelle la connaissance géopolitique et somapolitique (autrement dit, l'ancrage géo-historique du sujet et de ses affects), qui plaide pour le pluriversalisme et synthétise une vision qui prend en compte les rythmes historico-temporels différents d'où des solutions multiples pourraient surgir.

L'auteure rapproche ces concepts de ce qu'elle appelle « la condition relationnelle », annoncée déjà dans le titre de ce texte. En fait, elle soutient que le paradigme colonial implique « l'invisibilisation de tout ce qui sort de la logique univoque de la modernité » (p. 60) et il est la cause de la séparation entre « le sujet et la communauté, entre le sujet et le facteur non-humain et entre le sujet et sa propre intériorité » (p. 61) Afin de dépasser ces gouffres qui caractérisent la modernité, on aurait besoin d'une récupération de la relationalité selon le modèle théorisé par Édouard Glissant et les cultures indigènes où ce caractère relationnel est encore présent. Laura T. Ilea invoque ensuite une figure particulière qui

se dresserait comme modèle de ces stratégies relationnelles et décoloniales. Il s'agit du *trickster*, « personnage subversif qui occupe des endroits d'une intense transculturation, [...] capable de dynamiser le système d'échange capitaliste » (p. 66) Le *trickster* est la figure de l'espace frontalier par excellence, son ambivalence et son imposture garantissent une désobéissance des règles et des conventions, « bricoleur de modes d'existence dissemblables », il est un résistant, un citoyen du monde, un indigène, un ambassadeur de la logique transculturelle.

Tout en continuant de proposer des stratégies dans ce contexte de l'action, Laura T. Ilea s'attarde dans un cinquième chapitre sur le concept d'« amour révolutionnaire ». Dans un premier temps, elle s'intéresse à la manière dans laquelle ce terme a été déjà utilisé dans le texte de Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire* (La Fabrique, 2016). Le livre de la militante franco-algérienne traite des sujets des plus ardents en Occident : la crise coloniale, l'immigration, les figures minoritaires et autres formes d'injustices. Elle emprunte le terme d'amour révolutionnaire à Chela Sandoval qui, dans *Methodology of the Oppressed*, le met en relation avec le concept de *conscience différentielle* entendu comme « tout ce qui ne peut pas être exprimé par les mots. On l'approche par des modes poétiques d'expression : gestes, musique, images et sons qui renvoient à un no-place, à une spatialité qui devra être inventée. » (p. 75) En effet, l'amour est un facteur de changement social qui permet de créer des « modalités différentielles de conscience » (p. 76) et qui ouvre un espace nouveau où le dépassement des anciennes plaies vers une nouvelle

solidarité devient possible. Chez Bouteldja, l'amour révolutionnaire reste incarcéré au niveau de la vindicte tout en véhiculant des catégories qui dichotomisent encore notre vision sur le monde. Laura T. Ilea remarque à juste titre que « cet amour révolutionnaire n'est pas un amour du cœur puisque, dans le domaine de l'affect, le ressentiment et le trauma sont difficilement dépassés. » (p. 80) La réconciliation et le dialogue seront dans ce cas difficile à mettre en place.

Insistant sur le concept de « conscience différentielle », l'auteure le met en relation avec celui d'« anarchie » dans un septième chapitre appelé « Anarchies – un différentiel de l'affirmation à travers l'amour révolutionnaire ». Elle argumente que c'est exactement cette conscience différentielle qui permet l'éloignement de la macropolitique et de grandes narrations vers des déviations, des *anarchies*. Celles-ci sont des « rencontres inattendues qui défient les idéologies, resurgissements des termes ou des concepts révolus, par exemple, la quête de l'immortalité, l'excès affectif ou l'amour subversif. » (p. 83) Les anarchies ont un caractère inattendu, imprévisible, subversif et pluri-vocal et elles ne seraient possibles qu'à travers cet amour révolutionnaire qui se place en dehors de toute idéologie et qui assure « le passage vers le domaine du 'différentiel'. » (p. 84) La conjonction entre l'amour révolutionnaire (comme possibilité de relationner les irréconciliables) et l'anarchie (comme force transformatrice) permet de se situer en dehors de l'esprit égo-occidental proposant des sensibilités nouvelles. Ces contre-mouvements prennent la forme « d'un excès affectif, des tendances parasitaires, émergentes ou symbiotiques dans le corps général du système capitaliste ou bien [...] des tendances

subversives (non-capitalistes) dans le champ capitaliste. » (p. 89) La logique archivale permet l'existence des modernités alternatives, décentralisées et plurielles. En ce sens, Laura T. Ilea la rapproche de ce que L. R. Gordon appelle « la divergence de l'être » en sous-entendant par cela son caractère multiple et paradoxal. L'auteure conclut le chapitre en revenant sur le concept-clé de son livre, celui d'amour révolutionnaire, à qui elle attribue ce pouvoir de créer des tendances relationnelles, des anarchies et de modes différentiels de conscience, tout en délivrant des discours de l'angoisse.

Le dernier chapitre, « Exercices métasporiques et cartographies nomades », boucle la série des stratégies de l'action avec le concept de « métaspora » emprunté à Joël Des Rosiers qui « met en scène un scénario alternatif à l'identité éparpillée des êtres cosmopolites, en construisant un espace virtuel qui ne serait pas nécessairement diabolique » (p. 105) Si les diasporas étaient caractérisées par la nostalgie et par l'obsession des archives et de la continuité de la mémoire, elles ont été remplacées de nos jours par des existences métasporiques qui contrebalancent les narrations linéaires. Spécifiques à l'espace planétaire, les identités métasporiques sont fragmentaires, éparpillées, errantes. Laura T. Ilea choisit de montrer comment une telle identité métasporique s'articule dans une œuvre fictionnelle. Il s'agit d'un roman de l'écrivaine québécoise Catherine Mavrikakis, *La Ballade d'Ali Baba* (2015) qui raconte la traversée de la côte est des États-Unis afin qu'Érina, la protagoniste, jette les cendres de son père défunt, Vassili, dans le grand océan. Le père incarne cette figure de *trickster*, c'est un citoyen du monde qui ne

s'est attaché à aucune patrie, déchargé de toute mémoire ou passé. Ce n'est pas gratuit que l'action se place en Amérique, un espace propice à dresser ce genre de cartographie nomade qui dessine la géographie de l'affect de deuil.

Une autre figure d'identité métasporique que l'auteure choisit d'illustrer est la protagoniste du film *Inch'Allah* d'Anaïs Barbeau-Lavalette. Chloé est une sage-femme québécoise qui se rend en Cisjordanie sans que le spectateur en connaisse la raison. Elle habite à Jérusalem, mais travaille dans une clinique à Ramallah, ville palestinienne. Ce va-et-vient quotidien entre les deux « camps » est représentatif pour l'impossibilité ultérieure de l'héroïne d'en choisir un. Si dans le roman de Mavrikakis, Laura T. Ilea associe la traversée des États-Unis avec une géographie du deuil, dans le film *Inch'Allah* (2012), l'auteure parle d'une impossibilité de créer cette géographie de l'affect. En refusant de s'associer à une des causes, Chloé est incapable de créer cet espace où les échanges affectifs pourraient se mettre en place. Son imposture de ne pas se dédier à une cause est doublée par l'imposture de s'allier à un combat qui n'est pas le sien. Tout cela donne naissance au sentiment de honte qui ne trouvera sa délivrance qu'à la fin du film où la neutralité est dépassée à travers le choix d'enfin agir. La logique métasporique est aussi applicable dans le cas du film *Incendies* (2010) de Denis Villeneuve d'après la pièce homonyme de Wajdi Mouawad. Le film présente le voyage que Jeanne et Simon Marwan font dans un pays qui n'est pas nommé, mais qui ressemble à un Moyen-Orient, afin d'apprendre la destinée de leur père qu'ils croyaient mort. Comme dans le cas du roman de Mavrikakis et du

film d'Anaïs Barbeau-Lavalette, le voyage conduit ici encore une fois à une constitution en métaspora. Étrangers aux territoires natals, les protagonistes deviennent des cosmopolites, épurés de la charge de « l'origine » et de la nostalgie. La métaspora se dresse alors comme réponse aux identités égarés qui acceptent le transitionnel et l'entre-deux.

En conclusion, partant de la théorie de l'action de Hannah Arendt, *Politiques du désir*. Pour une condition relationnelle nous ramène dans un présent qui inquiète, mais où les prémisses d'une condition relationnelle salvatrice peuvent se bâtir. Les fondements d'un nouvel espace habitable sont, on l'a vu, l'amour révolutionnaire, l'anarchie, la conscience différentielle et la métaspora. La figure du *trickster* nous sert de modèle pour cette herméneutique frontalière et plurivoque où les négociations transculturelles deviennent possibles et les modernités alternatives sont applicables. L'action y est mise en relation avec le concept de liberté qui garantit la métamorphose profonde du sujet. Enfin, le livre de Laura T. Ilea est parmi les premiers à sonder objectivement le présent pandémique tout en proposant des significations inédites sur les phénomènes sociétaux des dernières décennies.